

Chronique singulière

GERARD THEODORE

LE «WESTERN DESERT» - BIR HAKEIM

L'installation à Bir Hakeim (1)

La brigade quitte donc l'Égypte, entre en Cyrénaïque et se heurte aux forces adverses autour du 15 janvier à El Daba, Sidi Barani et Halfaya. Le régiment participe à ces actions. En fin de mois, nous subissons des vents de sable très violents. Des déplacements, début février, avec peu d'engagements mais des mises en batterie nombreuses, El Adem, Mechili, Alem Hamza (on a compté l'installation de 37 plateformes circulaires), sont marqués par des duels d'artillerie et quelques raids aériens ennemis : la brigade arrive à Bir Hakeim (2) le 14 février. La brigade relève la 150^{ème} brigade anglaise.

De mars à fin mai, des colonnes mobiles « jock (3) columns » (groupement de fantassins motorisés et artilleurs) ont mené des actions de harcèlement.

Au cours de ces déplacements, il y avait lieu de prêter attention aux champs de mines. Les pistes « assainies » étaient balisées par des bidons de 200 litres généralement repérables, en raison du manque de relief.

La consigne générale valable pour chacun était, lors de l'installation sur une position, qu'il fallait s'enterrer : le personnel dans des trous individuels (profondeur environ 70 cm), les véhicules dans des alvéoles plus conséquentes avec accès incliné. Les canons pouvaient ainsi tirer dans n'importe quelle direction, donc sur 360°. Ceci explique pourquoi les pertes durant l'encercllement, malgré des bombardements intenses (4), furent réduites : seul un coup direct pouvait entraîner des pertes d'hommes ou de matériel.

Mon trou de lieutenant de tir se trouvait sur le front de batterie, derrière la ligne des canons. Il était donc voisin des trous des servants. Est-ce la raison de cette appréciation dont j'ai fait l'objet : « trop près de ses subordonnés » ? Je n'ai pas retrouvé son auteur.

Nous observions et subissions de temps en temps deux phénomènes naturels :

Le premier était le vent de sable. On voyait au loin un mur rougeâtre qui gagnait progressivement du terrain. Lorsqu'il arrivait sur la position, l'obscurité devenait quasi totale. Inutile de se déplacer lorsque l'on était en reconnaissance, le plus sage était d'attendre. Le sable pénétrait partout, nez, oreilles, mécanismes des véhicules, notamment les delcos et les vis platinoes : il fallait nettoyer ces dernières afin de rétablir les contacts. La nourriture en était naturellement imprégnée.

Le second était, certains jours, la persistance d'un épais brouillard naturel qui se manifestait entre 5h et 9h du matin. Sa densité rendait indispensable l'usage d'une boussole pour se déplacer dans le désert ou sur la position. Ce brouillard fut très apprécié durant les derniers jours du siège car il empêcha tout réglage matinal de l'artillerie adverse. Il procurait un répit qui pouvait durer jusqu'à 9 h 30. Dès que ce brouillard était levé, la canonnade et les bombardements adverses recommençaient.

(1) On connaît d'autres orthographes : Bir Hakim, Bir Hacheim.

(2) Ce plateau de caillasses désertique était en pente douce vers l'ouest. Le lieu-dit « puits de sage ou puits du Docteur » pouvait être repéré par le reste de deux grandes citernes et les ruines d'un ancien fort turc.

(3) Prenom familier du général écossais Campbell, initiateur de ce type de groupement mixte.

(4) L'intensité de ces bombardements, notamment aériens fut, semble-t-il, supérieure à celle des combats de Stalingrad. Le sol à Bir Hakeim n'était qu'une suite discontinue de petits cratères d'impacts.

Le désert avait sa poésie. Un matin, on découvrit le sol couvert de petites fleurs multicolores. L'ensemble était d'une grande beauté mais cela ne dura que 2 ou 3 jours. Cet épanouissement était lié à l'humidité durant la nuit. Les nuits pouvaient être très claires. Les étoiles étaient d'une grande brillance, elles paraissaient très proches : couché sur le dos, on avait l'impression qu'en tendant la main, on pouvait se saisir de l'une ou de l'autre (1).

Dans le domaine alimentaire, nous étions approvisionnés en eau grâce à des bidons de 20 litres dénommés « jerrycans ». Il était rare de bénéficier d'une eau inodore, souvent elle avait un goût d'essence, d'autres fois on notait une légère salinité (supportable une fois bouillie pour le sacro-saint thé !).

Nous étions ravitaillés par une intendance militaire britannique qui distribuait notamment des conserves de fruits. Nous n'en avons jamais manqué. Nous en étions même un peu rassasiés, nous percions les boîtes de deux coups de poinçon et on en buvait seulement le jus.

A noter (récupération sur les entrepôts des troupes allemandes ?) : le fromage en tube beaucoup plus savoureux que la boule de fromage cuit type Hollande britannique. Un raffinement culinaire était de faire frire des biscuits !

Mouches et désert

Que ce soit une simple halte ou la préparation d'un cantonnement au cours d'une étape, l'atmosphère à notre arrivée était indemne de mouches... pendant une demi-heure... Ce laps de temps écoulé, averties par quel sixième sens, elles arrivaient à la recherche de l'humidité : nez, oreilles, lèvres et surtout écorchures occasionnées par les chocs ou les éraflures. Les mouches se posaient naturellement sur toute plaie. Or les tirants du canon qui contribuaient à son assise et à son orientation pouvaient heurter les jambes des servants et créer des traumatismes superficiels. Il était alors indispensable de nettoyer les plaies soigneusement, de saupoudrer de sulfamides et de bander soigneusement. La bouche était spécialement visée par les bestioles, dans ce cas il était facile de s'en débarrasser : on pince les lèvres, la mouche est coincée, on la prend délicatement et on en fait une boule dont on se débarrasse. Dans les bons jours, j'ai dû en jeter une quarantaine.

Fiabilité du souvenir

S'il est un lieu commun, c'est bien celui de toujours recouper la véracité d'un événement lorsqu'il est rapporté. J'ai à cet égard un exemple précis qui concerne un officier de ma batterie dont la carrière personnelle fut ensuite très « chahutée ».

Fin décembre 1941, notre régiment d'artillerie rejoint donc les forces de la VIII^{ème} Armée en Libye.

J'ai les fonctions de Chef de Section, (responsabilité du tir de deux canons sur les six que compte la batterie). L'officier adjoint C. au commandant de batterie est responsable du bon fonctionnement de l'ensemble des trois sections, il assume la fonction de lieutenant de tir.

Nous atteignons, au cours d'un déplacement au sud de Tobrouk, un emplacement proche de Bir Hakeim. L'inventaire des lieux révèle un canon italien abandonné et, semble-t-il, en bon état.

Mon souvenir : je suis, sur le terrain, seul européen avec C. ; dans la cabine du véhicule, le chauffeur malgache est à son poste.

(1) La température du jour pouvait dépasser 40°. Les nuits étaient beaucoup plus fraîches 15-20°.



pièce de 75 mm de la 3^{ème} Batterie dans son alvéole à Bir Hakeim, telle qu'elle a été retrouvée en décembre 1942.



Eir Syrie, Homs juillet 41.



Mai 1942, une guitoune.
En arrière plan, un 75 dans son alvéole.



Tobrouk 1955
Reste d'un immeuble où Rommel aurait installé son quartier général.

Le but est d'arrimer ce canon à notre tracteur pour le dégager et le récupérer. Pour arrimer ce canon, il faut dérouler le filin du tracteur puis procéder à l'accrochage. La manœuvre est exécutée... dans le sens inverse... Le filin s'enroule, attrape la main de C. qui tenait le filin et lui cisaille les premières phalanges de quatre doigts. Je les vois encore sur le sable.

Or dans sa relation, C. affirme qu'il était accompagné du commandant de batterie (1), et que la responsabilité de la fausse manœuvre incombait à ce dernier car étant aux commandes dans la cabine, il avait inversé le sens du treuil.

Je doute, quant à moi, que trois officiers sur les quatre au total que comptait la batterie se soient éloignés pour une opération mineure, je reste persuadé que c'est le chauffeur qui a été responsable de la fausse manœuvre du treuil. C. fut évacué sur le Liban. Après une brillante carrière comme parachutiste pendant et après la guerre, ses convictions l'entraînèrent à faire partie de l'OAS. Condamné à mort par contumace puis amnistié, il termina ses jours dans la Manche. Le lieutenant C. fut remplacé le 25 mars 1942 par le lieutenant Rivière qui fut évacué sanitaire le 14 mai, date à partir de laquelle je le remplaçai, pendant tout le siège, comme lieutenant de tir.

25 mai - 11 juin 1942

La bataille de Bir Hakeim a fait l'objet de publications nombreuses (1), je rapporterai ici l'aventure individuelle.

Jusqu'aux 5-6 juin (l'attaque italienne initiale se place le 27 mai), la pression adverse s'était traduite par un investissement progressif et sur le plan artillerie, par des contrebatteries ennemies assez sporadiques. Les canons italo-allemands de calibre très supérieur (2) aux 75 du régiment étaient hors d'atteinte. Nos tirs étaient « réservés » à l'infanterie adverse, aux chars ou aux convois automobiles quand la distance n'était pas trop importante. Ajoutons bien entendu les bombardements aériens ennemis qui, les premiers jours de siège, demeuraient « supportables ».

Progressivement, les affaires s'aggravèrent, les contrebatteries adverses s'intensifiaient et gagnèrent en précision, les bombardements aériens se succédèrent et la circulation sur le front de ma batterie devint chaque jour plus périlleuse (3).

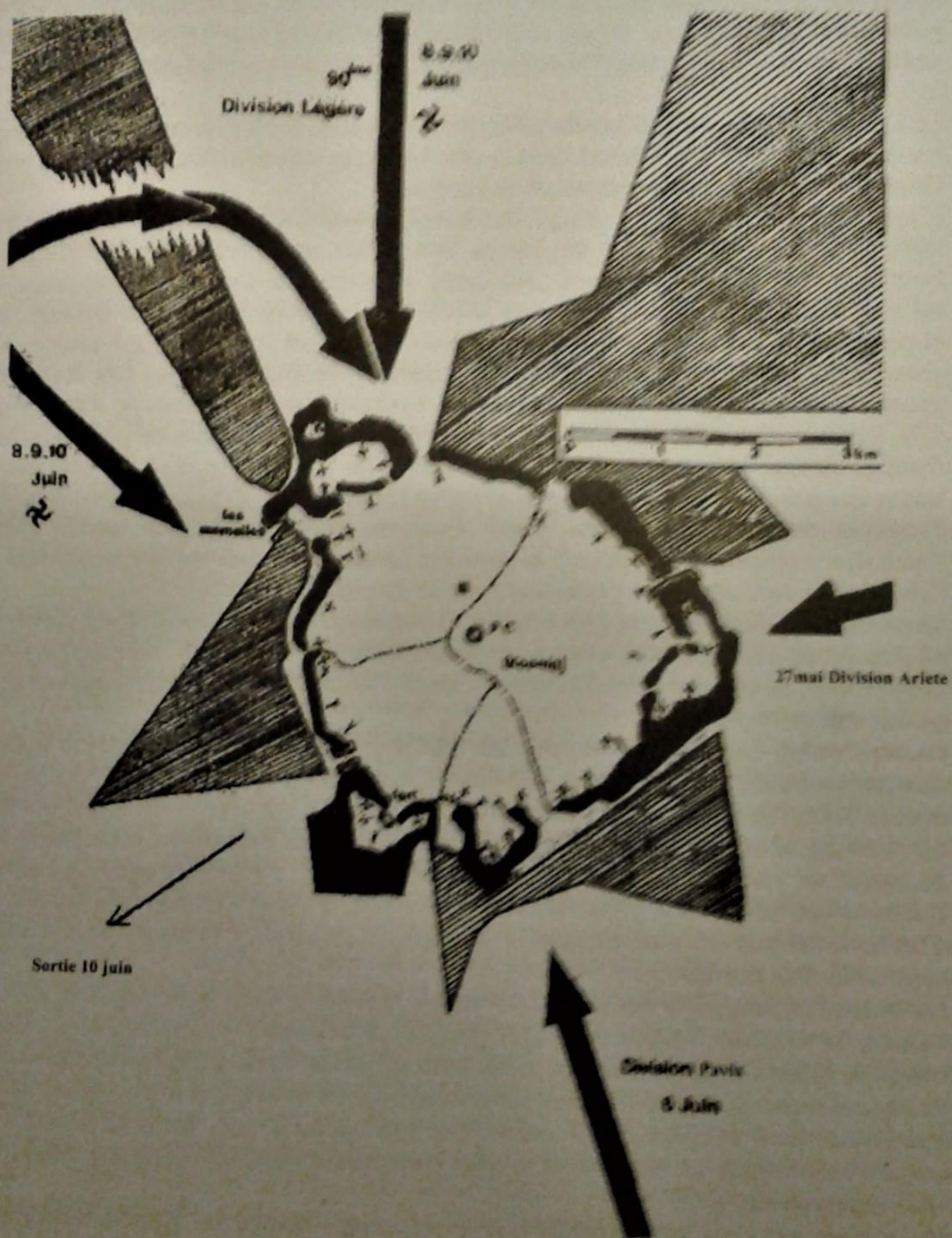
Une batterie comportait six canons espacés les uns des autres d'environ 30 à 40 mètres. Chaque canon était installé dans son trou circulaire, ceci permettant, on l'a déjà écrit, de tirer en cas de besoin sur 360°. Ma responsabilité de lieutenant de tir couvrait l'ensemble des trois sections de deux canons. Les instructions de tir étaient données de l'observatoire par le capitaine commandant de batterie. Elles étaient transmises téléphoniquement, les lignes téléphoniques étaient fréquemment coupées par la mitraille adverse.

Les trois derniers jours du siège (8, 9, 10 juin) furent éprouvants. Tout artilleur se déplaçant sur le front de batterie se faisait tirer comme un lapin par les canons adverses. Les bombardements aériens gagnaient en fréquence et en intensité. Le sol marqué par les points d'impact (bombes ou obus) faisait penser à du gruyère.

(1) Notamment : Bir Hakeim 1942 ECPA, 1992 - Les premiers soldats du général de Gaulle La 1^{ère} DFL, Général Saint Hillier. Editions La Bruyère, 2000.

(2) canons de 77 mm, 88mm, 105 mm, 155 mm, 210 mm.

(3) Erwan Bergot, dans son ouvrage Bir Hakeim février - juin 1942, Presse de la Cas, 1981, mentionne « un magnifique coup au but de la section du lieutenant Théodore », information que j'ai longtemps ignorée.



Attaques allemandes et italiennes, du 27 mai au 10 juin 1942

Toutes les pièces furent soumises à des contrebatteries. Notre camarade Rosenwald d'une autre batterie est tué le 6 juin. Il sera enterré sur place et sous les bombardements. Dreyfus Ducas fait lire la prière traditionnelle (le kaddisch). Mon ami Robert Saunal est blessé grièvement le même jour. Il sera fait prisonnier et emprisonné en Italie. Il s'évadera en septembre et ne rejoindra la 8^{ème} Armée britannique qu'après trois mois d'errance (1).

Le 8, les tirs débutent à 7h (l'un des jours où la batterie est le plus éprouvée). Dans la matinée, les éclats d'un obus m'atteignent dans le dos, blessures superficielles, légères sans gravité... On continue, j'en rends compte téléphoniquement.

L'après-midi débute sous un déluge de projectiles terrestres et aériens. En milieu d'après-midi, je dois me rendre à une des pièces. Dix mètres sont à peine franchis que je ressens comme un grand coup de bâton sur une jambe, je tombe et m'aperçois que ma jambe gauche est d'équerre avec la jambe droite, ce n'était pas très douloureux. Tout de suite arrivent quelques camarades, dont Jean Mathieu Boris et Laurent Ravix, qui me placent sur une couverture... Compte tenu du membre pratiquement sectionné, devenu très douloureux, le transport immédiat à l'ambulance légère, qui fonctionne encore, s'impose. Amputation vers 17h. Réveil semble-t-il le lendemain matin sur un brancard placé dans un grand trou où il y a d'autres blessés. Je ne suis pas le seul « locataire », le lieu est encombré ; un infirmier passe, trouve que je suis mal placé, mon brancard gêne le passage.

Transport dans un second trou voisin. Quelques heures après, une torpille tombe sur l'ambulance chirurgicale et détruit la première alvéole avec tous ses occupants (une grande Croix Rouge était cependant placée sur le toit de la tente d'opération).

Dans l'après-midi du 10 juin, nous sommes prévenus qu'une évacuation (2) est prévue dans la nuit du 10 au 11. Vers 21h, on nous transporte dans une ambulance, nous étions, chauffeur non compris, au nombre de trois : Joseph Canale, moi-même et au niveau supérieur un blessé qui me restera inconnu.

La nuit tombe, quelques mouvements de véhicules qui se mettent en file avec d'autres. Le déminage a ouvert, côté sud-ouest, un front de sortie de 60 mètres environ. Aux environs de minuit, notre file démarre puis cela s'arrête... On repart. Au silence succèdent des bruits de tirs, perception de rougeoiements à l'extérieur, impact sur l'ambulance, arrêt, pas de réaction du chauffeur, quelques lueurs. En rampant vers l'arrière, j'atteins la porte de l'ambulance, l'ouvre et sur un pied me glisse verticalement contre la paroi. Derrière moi, Canale, amputé d'un bras, me suit, nous nous aidons. J'étais gêné d'être sorti le premier. On touche le sol et nous voilà dans la nature.

Un temps s'écoule, je l'évalue mal, un camion 3 tonnes s'arrête et le chauffeur me charge à l'arrière du véhicule. Le chauffeur était Fournier de la Barre (3). On démarre. Le camion est rempli de blessés. Etant bon dernier à être ramassé, je me trouve plaqué contre le tablier, donc un des passagers le plus chahuté. Avec une seule jambe valide, j'ai le plus grand mal à avoir une assise stable et à amortir les chocs dus aux passages dans les trous et sur toutes les inégalités du terrain. Le deltoïde de l'avant bras gauche avait été également touché, d'où un second pansement.

Ma hantise est que les fils posés par le chirurgien lâchent et que je succombe d'une hémorragie de l'artère fémorale. Je souffre le martyr, pour reprendre un terme consacré, et les minutes de cette fin de nuit sont longues. Un camarade inconnu me dit : « Appuie-toi sur moi, cela ira mieux ». J'ignore qui il était et je ne l'ai plus revu.

(1) Le parcours d'un Français Libre Editions Copynage, 2005.

(2) Il était temps : les réserves d'eau étaient épuisées et certains canons ne pouvaient plus être approvisionnés en obus.

(3) Compagnon de la Libération du 9 septembre 1942.

Au petit matin, arrivée au rendez-vous fixé avec les Britanniques (1), transport dans une ambulance britannique et en route pour Tobrouk.

La même ambulance évacuait un capitaine du Génie qui avait perdu un œil (capitaine Henri Gravier (2) compagnon de la Libération du 9 septembre 1942).

Pour la 3^{ème} batterie à laquelle j'appartenais, le bilan final des pertes (44) sera lourd :

		dont malgaches
- tués :	7	3
- blessés :	11	5
- prisonniers :	22	disparus et prisonniers : 17
- disparus en mer :	4	

sur un effectif total de 89, soit la moitié de l'effectif

Notre voisine, la 4^{ème} batterie, comptera 11 tués, 11 blessés et 13 prisonniers.

Le 1^{er} régiment d'Artillerie dénombrera au total :

- tués :	26
- blessés :	51
- prisonniers et disparus :	73

J.M. Boris m'a communiqué la relation des ambulanciers américains à Bir Hakeim écrite par l'un d'eux en juillet-août 1942, relation prise sur le vif. Le rédacteur écrit que dans la matinée du 11 juin, il repère, au lieu de rassemblement, un homme aux yeux bandés avec des blessures multiples (ce devait être Gravier) et « a naked young man with very red hair and his left leg cut off at the hip and bandaged ». Il me reconnaîtra à l'hôpital de Beyrouth. Ces ambulanciers, membres de « The American Field Service in the Middle East » (A.F.S.), étaient initialement au nombre de six. Le matin du 10 juin, un raid de 117 Stukas sur la zone occasionna de lourdes pertes parmi cette équipe. Les douze ambulances furent détruites. Sur les six conducteurs, il y eut un tué, un prisonnier, deux disparus et deux blessés (3).

Le 11 juin, Tobrouk n'était pas encore tombé. Lors de cette première étape d'évacuation, je fus transporté pour la nuit dans un hôpital souterrain : deux longues rangées de lits encadraient un couloir central. Au fond, il y avait un écran de cinéma et des images qui défilaient. Un lieutenant médecin britannique a eu l'initiative justifiée de vouloir changer mon pansement. Les chairs s'étaient écartées (l'opération datait déjà de trois jours) et mon moignon devait ressembler à un quartier de jambon. Le jeune toubib était tellement impressionné que j'ai dû le guider pour défaire et refaire le pansement.

Le lendemain, on reprend la route et c'est l'arrivée à l'hôpital d'Ismaïlia. Nous y restons plusieurs jours. La communauté française sera remarquable par ses visites et sa gentillesse. C'est ensuite, début juillet, le transport par navire hôpital avec embarquement à Port-Suez jusqu'à Beyrouth via Haïfa et l'admission à l'hôpital Maurice Rottier (4).

(1) Il avait été convenu avec le commandement britannique que l'axe de la percée serait l'azimut 213°30', autrement dit le Sud-ouest.

(2) Son unité avait assuré le déminage de la nuit du 10 au 11 juin.

(3) Bulletin de juillet 1942 de l'A.F.S. vol 1 n°1.

(4) Début juillet, je reçois un message m'informant des propositions de distinction dont je suis l'objet. La remise de décoration aura lieu aux environs du 13 août.

Pour en terminer avec cette étape, l'épisode des asticots mérite d'être évoqué : deux articles récents (1) semblent découvrir les vertus bénéfiques des larves de mouche pour nettoyer les plaies purulentes. Cette médication, si on peut employer ce terme, n'est en réalité pas nouvelle. Durant la guerre d'Espagne, des médecins espagnols étaient obligés de plâtrer rapidement les blessés dont les plaies étaient infectées. Lorsqu'ils déplâtrèrent les blessés, ils s'aperçurent que les plaies étaient saines et que l'infection avait disparu. Sur le champ de bataille, des mouches attirées par les plaies avaient pondu des œufs, les asticots issus des œufs se nourrissaient des chairs, les tissus sains n'étaient pas touchés : les blessures avaient bon aspect lors du déplâtrage.

J'étais arrivé fin juin à l'hôpital dans un état relativement préoccupant et le chirurgien de l'hôpital (Médecin Colonel Fruchaud), outre les soins classiques (désinfection à la liqueur de Dakin, solution diluée d'hypochlorite de sodium en particulier), me plaça des asticots à l'intérieur du pansement... et l'expérience espagnole fut confirmée. Seul inconvénient, le contact des asticots avec les nerfs du moignon n'était pas une partie de plaisir ! Une fois adultes, ils fuyaient le pansement. Les séances de soins étaient pénibles et le nettoyage des plaies était particulièrement douloureux. Ce traitement de choc et d'autres m'ont sauvé de la gangrène.

Parmi les combattants de Bir Hakeim, je dois retenir particulièrement l'un d'entre eux : P. Paulet, responsable avant la guerre d'usines de conserves de sardines en Bretagne (sa publicité figurait dans *l'Illustration*), il rejoint en juin 1940 la France Libre et l'Artillerie. « Cet ancien » fut un peu notre conscience et il recevait souvent dans son trou quelques jeunes. Il fut fait prisonnier, puis fut évacué, blessé et embarqué sur un navire italien. Il disparut, noyé à la suite du torpillage de ce dernier. P. Paulet fut pour nous un grand frère et un père.

Quelques chiffres

Les nombres relatifs aux pertes varient selon diverses sources. On ne s'en étonnera pas compte tenu des circonstances.

Le site de Bir Hakeim couvrait 14 km².

Le réseau téléphonique : 498 km de lignes. Mines posées : 120 000.

La première Brigade Française Libre comprenait 3577 hommes dont :

- Infanterie : 2217
- Artillerie : 357 (2)

Les pertes totales de la brigade furent de 1148 :

- | | |
|-----------------------------------|-------------------|
| - 130 tués | - 40 canons de 75 |
| - 204 blessés | - 8 pièces de DCA |
| - 814 prisonniers et disparus (3) | - 7 canons de 47 |
| | - 261 véhicules |

(1) *Sciences et Vie*, avril 2004, page 28, « Asticots sur ordonnance » et *Courrier International*, 15-21 juillet 2004, page 43 : « Manger des vers, c'est bon pour la santé ».

(2) Nos canons de 75 ont tiré 36000 coups (soit 324 tonnes de munitions). La DCA (calibre de 40 mm) tira 47000 coups.

(3) Parmi eux, un certain nombre périt noyé lors du torpillage du navire italien « Nino Bixio » coulé par un sous-marin britannique.



Philippe SASSOON	Santé
Robert SAUNAL	1 ^{er} RAC
Robert SAUVALLE	1 ^{er} RAC
Jean SIMON	13 ^e DBLE
Pierre SIMONET	1 ^{er} RAC
Auguste TECHER	BIMP
Charles de TESTA	1 ^{er} RAC
Gérard THEODORE	1 ^{er} RAC
Pol THIBAUX	Santé
André THOREAU	EM
Jean TRANAPE	BIMP
Jaime TURRELL Y TURRELL	13 ^e DBLE

Cimetière de Tobrouk.

Fragment de la plaque récapitulant les Compagnons de la Libération distingués lors des combats de Bir Hakeim.

Les forces de l'Axe (italiennes et Afrika Korps) comprenaient :

37000 hommes en fin de siège
350 chars et blindés
278 canons dont 66 de 100 et 105 mm
116 de 150 et 170 mm
12 de 210 mm

Les bombardements terrestres ont été évalués à 45000 coups tirés.

Les attaques aériennes adverses ont été les suivantes :

1500 passages de 20, 40, 60 Stukas et Junkers et, à deux reprises, 100 bombardiers.
L'assaut final du 11 juin a mobilisé 300 Junkers et Messerschmitts basés en Crète.

Les pertes de l'adversaire furent importantes :

- 3300 tués et blessés
- 277 prisonniers
- 52 chars
- 10 avions

La résistance de Bir Hakeim, malgré des pilonnages de l'artillerie ennemie supérieurs à ceux de Verdun, ou des bombardements plus intenses qu'à Stalingrad, a retardé la poussée de l'Afrika Korps en direction de l'Égypte, a permis aux Alliés de se renforcer à El Alamein par des troupes rappelées d'Irak et a soulagé le front de Stalingrad.

Laurent-Champrosay, commandant du 1^{er} Régiment d'Artillerie

La personnalité de Jean-Claude Laurent-Champrosay mérite que l'on s'y arrête. Pendant près de trois années, le commandement du 1^{er} Régiment d'Artillerie auquel j'ai appartenu à deux reprises. Il créa cette unité en Palestine après les campagnes d'Érythrée et de Syrie. Il la façonna et en fit un outil efficace. Son unité contribua pour une part majeure à préserver à Bir Hakeim l'intégrité de notre position. Il avait, début juillet 1940, alors qu'il était en poste à Bobo-Dioulasso en Haute Volta (aujourd'hui Burkina), rendu compte à sa hiérarchie à Abidjan de sa décision de rejoindre avec son unité les forces britanniques stationnées en Gold Coast (aujourd'hui Ghana).

Mon commandant Bobo-Dioulasso le 6 Juillet 1940

L'incertitude et l'ignorance dans lesquelles nous restons plongés et le crainte de ne plus pouvoir continuer à lutter aux côtés des alliés nous a décidés sans plus attendre à partir en Gold Coast. Nous sommes persuadés que notre geste décidera ceux qui pensent comme nous.

Les documents secrets restent entre les mains du Lt Lesourd

La caisse de la 32^e Batterie est à jour, les carnets de comptabilité sont au bureau de la batterie. Les documents restent au Lt LESOURD au moment du départ.

Le lieutenant Lesourd prend le soin de la Batterie. L'Adjudant Poivre chargé de la direction de l'artillerie.

Nous avons agi sans contrainte mais j'affirme être le promoteur de nos mouvements. Je prends toute la responsabilité.

Respectueusement

Laurent Champrosay

C'est chose faite le 6 juillet 1940 : la 331^{ème} batterie d'artillerie coloniale rejoint la France Libre, son commandant ne cédant pas à l'offre des Britanniques de servir dans les rangs de l'Armée de Sa Majesté.

Courageux, organisé (anecdote : il portait toujours deux montres à son poignet), compétent, exigeant, beaucoup d'adjectifs positifs doivent être accolés à son nom. Personnellement, nos relations sont demeurées sinon distantes, tout au moins neutres et réglementaires. Son comportement à mon égard fut d'une totale correction après ma blessure.

- Proposition à la Croix de la Libération
- Port personnel de la fourragère
- Accord pour mon retour au régiment en juillet 1943 à Zouara (Tripolitaine).

Dire à Thérèse

qu'il est populaire
peut-être Lieutenant
1 Décoration Anglaise
1 Méd. Libération
1 Croix au palmé

s'il ne s'agit pas - - -

Un côté sombre de sa personnalité ne peut être omis : bémol personnel...

Quelques jours après la sortie de Bir Hakeim (vers le 15 juin), Laurent-Champrosay, ayant réuni les officiers survivants sous une toile de tente de l'armée britannique, évoque sa conception de l'officier français et d'une armée nationale. Son propos comporte des relents racistes. L'un des officiers présents salue et sort de la tente. Deux amis qui ont participé à cette réunion m'ont rapporté cette déclaration. Milieu social, éducation, formation de cyrard ne doivent pas être étrangers à ces préjugés de caste.

Laurent-Champrosay a été tué, âgé de 36 ans, à Radicofani en Italie le 19 juin 1944, son véhicule ayant sauté sur une mine. Il avait épousé après Bir Hakeim la veuve de mon commandant de batterie le capitaine G, tué dans la nuit du 10 au 11 juin 1942 lors de la sortie.

Le hasard de ventes de maisons philatéliques m'a permis de disposer d'une photocopie de l'enveloppe qui contenait en juillet 1940 le texte du ralliement de Laurent-Champrosay aux Forces Françaises Libres, ainsi que celle de la carte envoyée le 8.11.1944 du centre de convalescence Laurent-Champrosay situé à Carthage par l'épouse d'un très bon ami, lui-même officier au 1^{er} R.A.



CARTE POSTALE



Ce n'était pas encore l'heure...

Durant ces quelques jours de juin, la chance, le hasard... la prédestination sont demeurés à mes côtés, car en récapitulant :

- Je sors d'un trou pour donner des instructions. Je reviens à ma place et à hauteur de la poitrine s'était fiché sur la paroi un éclat (d'obus ou de bombes) d'environ 300 grammes et encore chaud ;
- Blessé grièvement, le bras gauche était lui aussi profondément entaillé : l'os de l'avant-bras était visible mais intact ;
- Rapidité du transport par des camarades à l'ambulance chirurgicale ;
- Transfert de mon brancard d'un trou à l'autre après l'intervention chirurgicale ;
- A la sortie, l'ambulance ne prend pas feu ;
- Ramassage par un camion une fois sorti de l'ambulance ;
- Survie malgré une évacuation difficile et un délai important pour bénéficier des premiers soins.

Je suis conscient de cette série d'événements, j'ai bénéficié (le terme n'est-il pas impropre ?) d'une série de situations finalement positives. Cet ensemble de circonstances, j'en suis persuadé, m'a orienté et guidé lors de mes contacts ultérieurs avec autrui. J'ai ressenti une dette et je devais m'en acquitter, tout au moins en être digne en essayant chaque fois que cela était possible, que les conditions n'étaient pas défavorables, de venir en aide, de « dépanner », d'imaginer des solutions même s'il fallait parfois insister lourdement ou se trouver à la limite de la stricte légalité administrative, de prêter attention aux destins individuels, aux réactions du partenaire d'en face. Bien entendu des petites lâchetés, des indifférences n'ont pu être évitées mais j'espère qu'elles ont été réduites au minimum.

L'hospitalisation à Beyrouth fut marquée par la remise par le Général de Gaulle, le 11 août 1942, de la Croix de la Libération à un certain nombre d'entre nous. C'était mon premier contact personnel avec le Chef de la France Libre. Le second eut lieu à Alger à la villa des Glycines en juillet 1943 (1) et le troisième le 11 novembre 1944 à l'Etoile pour la remise de la Légion d'Honneur.

La convalescence eut pour théâtre un petit pays du Sud Liban : Sofar. Bon air et nourriture me remirent sur pied avec néanmoins la contrainte d'un pansement journalier car le moignon devait cicatriser complètement. Sur la fin, grâce à un miroir, j'arrivais à me soigner tout seul.

L'information sur les combats de Bir Hakeim et les conséquences tant collectives qu'individuelles furent connues assez rapidement en France. Sur le plan personnel, il y eut possibilité de communication entre une correspondante d'Alexandrie et le frère de Lise Dreyfus basé en Suisse. Lise Dreyfus était une petite cousine de ma mère, elle épousa avant la guerre Jules Romains. Ils gagnèrent les Etats Unis en 1940 et s'installèrent ensuite au Mexique.

(1) J'étais, arrivant de New York, porteur d'un pli confidentiel du colonel de Chevigné, chef de mission. Je le remis, villa des Glycines, en mains propres au Chef de la France Libre, j'ai écouté un quart d'heure son monologue sur la politique américaine avant de le saluer et de quitter la pièce.

La prise d'une décision quant au choix d'un appareil orthopédique devenait urgente. Rester au Moyen Orient ne me convenait pas, revenir en Angleterre pas plus et je sollicitai, avec l'appui des généraux de Larminat et Koenig, d'être envoyé aux Etats Unis pour cet appareillage. L'argument de la présence de Jules Romains et de sa femme Lise jouait également (en réalité je m'aperçus a posteriori en débarquant à New York qu'ils n'étaient plus dans cette ville). Après avoir gagné Alger (1), le premier vol fut Alger - Dakar. Je dus y rester quelques jours et poursuivre ensuite par un vol direct Dakar - Bélem - New York.

(1) Tunis-Alger fut effectué par voie ferrée dans un wagon de marchandises. Il faisait très froid et quelques pièces de bois arrachées du plancher permirent une flambée bienvenue.